

## Matthias Zschokke |

Au centre de son œuvre, on le trouve lui, ce Suisse, Berlinois d'adoption, écrivain, dramaturge et cinéaste. Il se met en scène, mais tout en déconstruction, comme le prouve « Courriers de Berlin »

# « Je déteste les romans normaux »



PHILIPPE MATSAS/OPALE

FLORENCE NOUVILLE  
ENVOYÉE SPÉCIALE À BERLIN

**P**as de mauvais calembour. Ne pas se laisser aller au « choc Zschokke », par exemple. Et pourtant... Au moment où l'on ouvre le nouveau livre de Matthias Zschokke, il se passe quelque chose. On est manifestement en présence d'un auteur différent. Huit cents pages plus tard, l'impression est toujours là. Avec, en plus, l'envie de le rencontrer. A Berlin, où cet écrivain suisse vit depuis 1980, nous prenons un verre à Mitte, dans un café qu'il affectionne. Le lieu est un brin rococo, avec moulures et pampilles. L'homme se montre aussi original que ses livres. Il observe autant qu'il parle. « Quand même... Avoir eu le courage de me lire, c'est vraiment... » Il ne termine pas sa phrase. Faussement modeste ? *Fishing for compliments* ? Il jure que non. Et raconte, tantôt en français, tantôt en allemand, comment il a reçu, à propos de ce *Lieber Niels* – « Cher Niels », mais publié en français sous le titre *Courriers de Berlin* – un coup de fil de son editrice suisse, chez Zoé. « Elle m'a dit : "C'est formidable, il faut le publier en français. Immédiatement." J'ai répondu : "Pas du tout ! C'est trop allemand !" Elle a insisté. J'ai dit que je n'aimais ni les gros livres ni les correspondances. Puis je me suis laissé fléchir... »

En 2014, Matthias Zschokke aura 60 ans. Il a passé son enfance et sa jeunesse à Bienne, en Suisse. D'abord, il a été comédien puis dramaturge et cinéaste. Ses pièces de théâtre portent de drôles de titres, comme *Les éléphants ne peuvent pas faire de cabrioles parce qu'ils sont trop gros* – ou *n'en auraient-ils pas envie ?* (1983). En 1981, il se lance dans le roman. Son premier, *Max*, l'histoire d'un jeune acteur qui quitte la Suisse pour « monter » à Berlin, reçoit le prix Robert Walser – « Un autre écrivain originaire de Bienne », note-t-il. Mais c'est surtout *Maurice à la poule* (Zoé, 2009) qui attire l'attention du public français et lui vaut la même année le prix Femina étranger. Qui sont Max et Maurice ? Des avatars de Matthias bien sûr. « Bien sûr... et toujours. Je ne parle que de moi. Et je tiens beaucoup à ce fil rouge. C'est lui qui fait la cohérence de toute mon œuvre. » Zschokke réfléchit puis ajoute : « Je suis le fil, oui... De *Max à Maurice à la poule*, je ne parle que de moi, mais de façon déconstruite, moderne. » On pourrait ajouter légère et profonde. Orgueilleuse et désabusée. Jamais académique pour un sou.

Dans *Courriers de Berlin*, Matthias Zschokke va plus loin encore dans le décor-

ticage du moi. Le livre est composé de 1500 courriels adressés à son ami Niels Hopfner entre octobre 2002 et juillet 2009. « *Niels est critique*, explique-t-il. A partir de 1982, nous avons échangé des lettres. Des milliers de lettres. Et puis nous sommes passés au courrier électronique. Niels a tout gardé. Il est un peu maniaque et il croit aux archives. Il a donc tout classé, tout répertorié avec des petits marque-pages en plastique. Au moment où il a lu mes premiers textes, il s'est dit : "Un jour, ce jeune homme sera un grand poète, et moi j'aurai sa correspondance." » Zschokke rit. « Non, sérieusement, il y a peu d'exemples de ce genre. Je veux dire, où l'on peut suivre une vie d'auteur sur une telle durée, une trentaine d'années en l'occurrence. Le seul cas auquel je pense est celui de Samuel Pepys. » Avec une certaine admiration, Zschokke évoque Pepys, ce contemporain de Shakespeare qui tint un journal où, en onze volumes, il raconte tout de la vie quotidienne dans l'Angleterre du XVII<sup>e</sup> siècle, depuis l'épidémie de peste jusqu'au grand incendie de Londres, en passant par le théâtre, la mode, la cuisine et même ses flatulences à lui, Pepys, ou ses abominables coliques néphrétiques.

Donc, l'ami Niels avait gardé tout ça. Jusqu'au jour où il a cru qu'il était sur le point de mourir. « Alors, il m'a tout renvoyé en disant : "Prends-les, lis-les, c'est drôle, tu verras, et pas embêtant du tout. Un vrai roman". J'étais plutôt réticent. Mais je me disais qu'il fallait au moins que je fasse semblant. Alors je suis allé au "copy shop" du coin et j'en suis ressorti avec une valise grosse comme ça. J'ai lu dix pages, puis cent, et je me suis dit : "C'est plutôt drôle, il a raison..." Je pense maintenant que cette liberté de ton vient du fait que j'étais, à l'époque, persuadé que personne ne me lirait jamais. Je n'étais aucunement inhibé... »

Matthias Zschokke insiste sur le fait qu'il a trouvé une forme. Oh, pas une forme révolutionnaire, bien sûr. Au fond, il n'a fait que reprendre la correspondance en l'allégeant des réponses de son ami Niels. « Pour que le lecteur travaille et imagine », dit-il en souriant. Puis il a coupé dans sa propre partie. « Coupé, raboté, mais pas réécrit, ça je le jure. » Et voilà. Ça a donné ces fragments qui, dit-il, ne sont « pas seulement des bribes de journal mais quelque chose de plus profond. Une forme littéraire avec des fils qui courent à travers la chronologie ». Bref, un format qui lui va bien. « Je déteste les romans normaux, dit-il. Ou, si vous préférez, les romans classiques. Pas les vieux, pas Flaubert. Mais ceux d'aujourd'hui. J'aime butiner une œuvre.

*Pouvoir la prendre en cours de route »*

Dans *Courriers de Berlin*, on trouve d'ailleurs cette réflexion : « *Malheureusement, je ne peux pas expliquer le monde, je suis une poule aveugle, je cours en rond et je caquette bêtement – mais ça me fait chaque fois du bien de picorer des pensées claires comme celles de Peter Handke.* »

Zschokke picore et nous picorons avec lui. Quoi ? Des miettes du monde. Du monde culturel en particulier. Une pièce de théâtre ou un opéra par-ci, un concert ou un voyage par-là. Notre poule a la dent dure. Impitoyable, même, souvent. Zschokke s'empare contre le succès de *Mère courage*, de Brecht, dont il trouve l'histoire « prévisible comme l'amen à l'église ». Il s'agace de la médiocrité de la scène berlinoise (beaucoup de « petites nouilles » dans une grande « soupe aux nouilles culturelle »). Il râle contre lui-même (« *Je parle mal de mes livres* », « *je ne leur sers à rien* ») ou contre son ami Niels (« *Comment as-tu pu m'encourager à faire ce voyage ? Tu sais pourtant que je dois travailler, me remettre à écrire, créer* »).

Enfin, en vrai créateur, justement, il est angoissé par tout. Son appartement, son loyer, Berlin. (Devrait-il s'exiler ? A Leipzig ou ailleurs ?) Même son plus grand plaisir, la lecture, peut devenir objet d'inquiétude. « *J'ai lu chez Schopenhauer qu'on pouvait lire à s'en rendre idiot, comme on peut trop manger et s'empiffrer, on pourrait aussi trop lire et en perdre la capacité de penser par soi-même. J'ai peur qu'il ait raison.* »

Aujourd'hui, continue-t-il à écrire chaque jour à son ami Niels ? « Oui, et même de plus en plus. Je ne pense qu'à lui et lui raconte ce que je pense. Cela prend des heures, c'est vrai. Mais, pour l'écrivain, c'est aussi une manière de vaincre la crainte de la page blanche, de la contourner, de ne pas se dire que l'on fait de la grande littérature. » Pourtant, Matthias Zschokke en fait, de la littérature. Et même de l'excellente. En plus d'avoir peaufiné une forme, il a trouvé un ton surprenant et toujours très exact. Un phrasé à lui où la mélancolie et l'humour scintillent entre les lignes. « *Tant mieux si vous pensez cela*, dit-il. *Encore une fois, à la relecture, j'ai moi aussi été amusé et surpris. Je pensais que ma vie était terne, monotone. J'ai découvert que, en raccourci, elle est bien plus divertissante que je ne croyais.* » D'où l'intérêt d'être à soi-même son propre fil. ■

**COURRIERS DE BERLIN**  
(Lieber Niels),  
de Matthias Zschokke,  
traduit de l'allemand (Suisse)  
par Isabelle Rüf, Zoé 960 p., 25,90 €  
(en librairie le 8 janvier).

## Parcours

**1954** Matthias Zschokke naît à Berne, en Suisse.

**1980** Il s'installe à Berlin.

**1982** *Max*, son premier roman (Zoé, 1988), obtient le prix Robert Walser.

**1986** Son film *Edvige Scimit* reçoit le prix de la critique allemande.

**2009** *Maurice à la poule* (Zoé, 2009) reçoit le prix Femina étranger.

**En vrai créateur, l'écrivain est angoissé par tout. Même son plus grand plaisir, la lecture, peut devenir objet d'inquiétude**

## Extrait

« Quant à la santé, voilà · si, au Japon, on est capable d'affiner et d'améliorer la viande des bœufs grâce à l'alimentation, aux massages, aux soins et à la mise en valeur du corps, ça devrait marcher aussi pour les êtres humains ? Je ne crois pas que, pour les bœufs, ce soit une illusion. Leur viande a vraiment une tout autre allure que celle de nos animaux de boucherie qui ont été engraisés avec du fourrage chimique. Pas de dis-

cussion s'il te plaît à propos du sens ou du non-sens du bio – cette idée des bœufs m'a fascinée en dehors de ça. Nous sommes capables de trouver ce qui vaut le mieux pour les bœufs et nous le faisons. Nous arrivons à les rendre plus sains, plus forts, plus beaux, plus potelés. Leur chair est exemplairement irriguée de sang, musclée, élastique, pas coriace. Si c'étaient des jeunes gens, ils seraient tous des Adonis. Pourquoi

est-ce qu'on ne se met pas tout naturellement en frais comme ça aussi pour les humains ? Imagine, si on nous massait tous les jours avec de la bière, si on nous promenait un peu à l'extérieur, si nous nous reposions, allongés, nourris sainement, etc. Comme nous nous sentirions bien, comme nous serions beaux, comme nous serions pacifiques ! »

COURRIERS DE BERLIN,

## Une tranche de vie d'artiste

QUELQUE CHOSE d'intermédiaire entre le journal intime, le carnet de notes et la correspondance au jour le jour : c'est ainsi qu'apparaissent au premier abord ces *Courriers de Berlin*. Qu'ils aient été envoyés électroniquement n'apporte ni ne retranche rien à leur contenu. Dans quelques décennies, on pourra les lire comme un témoignage, à la fois méticuleux et plein d'esprit, déprimant et réjouissant, sur la vie d'un écrivain au début du XXI<sup>e</sup> siècle.

Quelqu'un qui s'appelle Matthias Zschokke et qui regarde, de façon toujours extérieure et délicieusement subversive, la comédie littéraire depuis ses coulisses. Quelqu'un qui, de Budapest à Saint-Petersbourg, subit les Salons, les festivals et les lectures publiques plus qu'il ne les goûte, voudrait être davantage traduit à l'étranger mais déteste se vendre, s'empêche contre son éditeur et ne ménage guère ses collègues écrivains. « *J'ai de plus en plus l'impression que les auteurs contemporains se sentent obligés d'écrire d'une manière lourde de sens. Et quand ils n'ont pas de pensée importante, dans leur panique, ils expriment celle qu'ils n'ont pas, de manière d'autant plus alambiquée. Je ne le reproche à personne. On a toujours peur de ne pas satisfaire aux exigences des autres, et surtout aux siennes.* »

Et puis il y a l'environnement dans lequel Matthias Zschokke évolue, ses lectures innombrables, le théâtre, le cinéma, les voyages... Par petites touches, ces courriels finement ciselés finissent par composer un essai – énorme, certes, mais toujours élégant et fluide – sur la culture occidentale contemporaine, sa réception et sa fabrication. On s'y coule sans effort, comme dans une eau. Un bain d'intelligence, revigorant et frais. ■ F.L.N.